

TRIBUNE : « Le transhumanisme déteste la chair » par Matthieu Villemot

Par , le April 15, 2016 15:40

Intervenant dans le cadre du séminaire d'Éthique biomédicale du Collège des Bernardins, le P. Matthieu Villemot, professeur de philosophie à la Faculté Notre-Dame du Collège des Bernardins, s'interroge sur le statut de la chair dans la pensée transhumaniste

Mon corps a une taille, une masse, une forme. De ce point de vue, c'est une chose matérielle dans le monde physique, au milieu des tables et des chaises. C'est pourquoi l'imagerie numérique l'analyse si bien, permettant de sauver des vies chaque jour. Mais je vis aussi intimement mon corps par mon affectivité. Il se donne à moi par la douleur, la joie, le plaisir et autres. Cette dimension du corps est nommée « chair » par la phénoménologie, par exemple Michel Henry. Elle fait partie de l'humanité de l'homme et du sel de la vie. Or, elle est remise en question à sa racine par le transhumanisme.

Un contrôle extrême de l'individu sur sa chair

Le transhumanisme se propose d'améliorer nos corps par des exosquelettes, des manipulations génétiques, une interface homme/machine. Les auteurs signalent qu'un corps « augmenté » constitue toujours un corps, et que l'homme a toujours amélioré son corps, par exemple par le sport. Malgré les inquiétudes que provoquent certaines de leurs propositions, c'est exact. Le problème devient plus radical quant à la chair. Les transhumanistes souhaitent donner à l'individu un contrôle extrême sur sa chair : ils promettent la disparition de la souffrance, une démultiplication de la concentration, de la mémoire. Les réseaux sociaux accordent grand cas à des techniques pharmacologiques ou neurologiques permettant de réguler le désir à la commande. L'individu qui veut être parfaitement fidèle à son épouse pourra le lui garantir par un réglage de sa libido, pendant que Dom Juan sera sûr de ne jamais atteindre la satiété. L'étudiant pourra se donner « à fond » à sa dissertation. Je ne discuterai pas ici de la faisabilité de ces projets, seulement de leur pertinence morale et humaine.

De telles promesses ne reviennent pas à « augmenter » la chair mais à la supprimer. En effet, nos émotions nous obéissent mal. Qui n'a jamais été pris de fou rire à un enterrement, ou d'indifférence devant la joie d'un ami ? Le travailleur le plus déterminé se surprend à des moments de démotivation totale. Les romanciers seraient au chômage si le désir amoureux obéissait comme un robot de nettoyage. Songeons aux paradoxes de la princesse de Clèves, qui n'est amoureuse de son soupirant qu'aussi longtemps qu'elle peut être fidèle à son époux. La chair m'échappe toujours plus ou moins. Il serait excessif de refuser toute forme de recherche dans ces directions : les antidépresseurs, de plus en plus ciblés, sauvent des vies, certains fumeurs ont arrêté de fumer par des médicaments qui ont supprimé en eux tout désir de « replonger », et il serait inhumain de condamner les recherches permettant d'éradiquer les névralgies faciales. Mais nous sommes devant un cas où un accroissement quantitatif crée une modification qualitative. Mieux réguler sa chair, avec un certain nombre de précautions, pourquoi pas ? La contrôler comme un drone, c'est ne plus avoir de chair.

La complexité de la chair, source de la morale

Les risques moraux sont extrêmes. N'ayons pas peur de faire de la science-fiction, car les transhumanistes nous y invitent : un groupe terroriste pourra supprimer la peur de la mort et le scrupule chez ses kamikazes, tout en provoquant chez ses otages des « complexes de Stockholm » massifs les conduisant à rejoindre leurs rangs. Les gouvernements répondront par des drogues poussant les prisonniers à dénoncer leurs camarades sans résistance, et les électeurs à applaudir la dictature, etc. Aussi extrêmes que soient ces dangers, nombre d'auteurs transhumanistes (comme Ray Kurzweil ou Allen Buchanan) y cherchent des réponses. Ils sont moins conscients d'un autre problème : la complexité de la chair est la source de la morale. Le drone n'a pas de morale. Il largue des médicaments pour des réfugiés ou des bombes sur l'ennemi sans y voir ni mal ni bien.

C'est parce que mes désirs m'échappent qu'ils exigent de moi une morale. Ma chair, par ses paradoxes, m'interpelle et m'accule à choisir ce que j'en ferai. M'y abandonner, l'éduquer, la contourner, en chercher le sens ? La tradition mystique issue de saint Ignace de Loyola analyse les mille variations des « motions intérieures » pour écouter la parole de Dieu dans le cœur du croyant. Transformer ces paradoxes en flux RSS univoque, c'est faire taire Dieu. Qui plus est, les paradoxes de la chair font le sel de la vie. À quoi bon Baudelaire et Mallarmé si une simple pilule me permet de trouver les mêmes émotions en lisant les cours de la Bourse ? En tant que chercheur, je suis convaincu, comme Sartre avant moi, qu'une vérité trop simple à trouver n'intéresse personne. La recherche mobilise l'instinct du jeu, de la chasse. Le chercheur se déchire pour enfanter une vérité neuve trop grande pour lui. Si je savais qu'il me suffit de me faire installer un nanorobot cérébral pour résoudre tel problème philosophique en un quart d'heure, j'y renoncerais. Améliorer la vie, pourquoi pas ? Mais au prix de ce qui en fait le sel ? Quel intérêt ?